La science pour arbitre ?

Maud H Devès

► To cite this version:

Maud H Devès. La science pour arbitre ?. Topique - Revue freudienne, 2013, Pensée politique et engagement, 3 (124), pp.207 - 217. 10.3917/top.124.0207 . hal-01509940

HAL Id: hal-01509940

<https://hal.science/hal-01509940>

Submitted on 18 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA SCIENCE POUR ARBITRE ?

Maud H. Devès

L'Esprit du temps | « *Topique* »

2013/3 n° 124 | pages 207 à 217

ISSN 0040-9375

ISBN 9782847952469

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-topique-2013-3-page-207.htm>

Pour citer cet article :

Maud H. Devès, « La science pour arbitre ? », *Topique* 2013/3 (n° 124), p. 207-217.
DOI 10.3917/top.124.0207

Distribution électronique Cairn.info pour L'Esprit du temps.

© L'Esprit du temps. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La science pour arbitre ?

Maud H. Devès

La science est, plus que jamais, partie prenante de notre vie économique, politique et sociale. Nous lui devons l'évolution permanente de nos technologies tout aussi bien que certains changements radicaux dans notre manière d'envisager le monde. Quel bouleversement que de se représenter la terre tournant autour du soleil et non l'inverse ! Plus récemment, la conquête spatiale changea aussi nos perspectives. Nos navettes atterraient à peine sur la lune que nous traquions déjà celles des extra-terrestres. Malgré les efforts coûteux des autorités pour démontrer scientifiquement qu'ils n'existaient pas, certains continuèrent à dialoguer avec ces figures imaginaires ; incarnations de tous les possibles ouverts par cette rencontre entre l'Homme et l'espace inconnu, et encore non domestiqué. Pour mesurer l'impact des théories scientifiques, il suffit peut-être aujourd'hui de compter le nombre de millions investis dans la lutte contre l'augmentation du CO₂ depuis qu'a germé l'idée que celle-ci est à l'origine d'un changement climatique, hypothèse pourtant controversée. Comment changerait notre vision du monde si nous apprenions demain, que, d'après les dernières reconstructions génétiques, le berceau de l'humanité n'est sans doute pas africain mais sud asiatique ? Accepterions-nous le clonage si des biologistes nous démontraient par $a+b$ qu'un clone ne ressent pas la douleur ?

Les scientifiques ne se contentent pas de travailler à améliorer la dernière trouvaille technologique. Ils débattent et prennent position sur des questions qui sont des questions de société ! Les chercheurs sont invités sur les plateaux télé, dans les journaux, dans les radios. Les discours qu'ils tiennent influencent directement notre manière de nous projeter, individuellement et collectivement. Nous leur demandons de nous apporter, en toute objectivité, les arguments « scientifiques » qui nous permettront de nous prononcer, sur la dangerosité des OGM,

la nécessité du nucléaire, le bien-fondé du clonage, l'occurrence d'un changement climatique ou encore les implications des dernières trouvailles relatives à l'évolution humaine. Le scientifique du XXI^e siècle est faiseur de sciences tout aussi bien que conseiller du peuple. Il murmure également à l'oreille du Prince. Le philosophe occupe cette place depuis longtemps me répondrez-vous... mais leurs fonctions sont différentes. Nous demandons au philosophe de nous faire partager sa vision du monde, et nous avons appris à tenir compte de la subjectivité de son discours. Nous demandons, au contraire, au scientifique de nous parler des faits en toute objectivité. Il semble que nous aimerions parfois croire que la science est en mesure de nous révéler quelque chose d'une « vérité naturelle ». Les réclames publicitaires ne sous-entendent-elles pas que ce qui est « prouvé scientifiquement » est « vrai » ? Alors que nous ne justifions plus nos choix au nom de Dieu, ne serions-nous pas tentés, parfois, d'invoquer la Science ?

Dans cet article, nous tenterons de répondre à cette question : la science peut-elle nous servir d'arbitre ? Pour cela, nous chercherons à faire la part entre fantasme et réalité. Qu'attendons-nous de la science et des scientifiques ? Que pouvons-nous en attendre réellement ? Nous questionnerons d'abord l'idéal d'objectivité scientifique. Nous nous interrogerons ensuite sur la responsabilité des chercheurs vis-à-vis des productions théoriques et pratiques que le champ scientifique engendre. Nous montrerons enfin qu'il existe une discordance entre les demandes qui sont adressées aux scientifiques et les réponses qu'ils sont effectivement en mesure d'apporter.

Ce qui fonde l'objectivité en science est d'abord la méthode, puis le temps. La méthode scientifique est objective en ce qu'elle consiste à accumuler une grande quantité d'observations à partir desquelles une théorie peut être testée, contrainte, validée ou invalidée. C'est parce qu'elle échantillonne suffisamment largement la nature qu'elle peut dépasser la question de l'observateur singulier et atteindre un en deçà de l'Homme. La théorie considérée comme étant la meilleure est celle qui décrit le plus justement possible une relation de cause à effet entre un morceau de nature et un autre morceau de nature, et qui dépend le moins possible de l'observateur.

Il est illusoire cependant de penser que tout soit mesurable, quantifiable et comparable. Le chercheur, même en sciences dites naturelles (en opposition à humaines), ne peut s'abstraire de sa subjectivité. Son raisonnement ne tient qu'à faire un certain nombre d'hypothèses. Celles-ci sont nécessairement guidées par un certain nombre d'*a priori* issus de sa compréhension singulière d'un phénomène, de sa méthode d'observation, de ses connaissances, de sa culture. Ses conclusions ne sont acceptables qu'à être discutées en regard de leurs incertitudes et comparées à celles des théories concurrentes. Son travail est jugé important s'il permet de valider une nouvelle façon de « voir », celle-ci ouvrant à de

nouvelles interprétations et posant de nouvelles questions. Il est difficile de conclure sur la viabilité de ce qui est nouveau. Ceci notamment parce qu'une nouvelle manière de voir nécessite souvent d'acquérir de nouvelles observations, ou de les acquérir différemment. Il est, en outre, difficile de départager deux théories concurrentes lorsqu'elles permettent de rendre compte d'observations différentes, mais tout aussi valides, d'un même phénomène. En somme, il est impossible pour le scientifique de faire preuve d'une totale objectivité.

Ceci rend le jeu scientifique éminemment politique. Les différences d'interprétations conduisent à la formation d'écoles de pensée, qui se transforment, parfois, en véritables bastions idéologiques. Seuls le temps, le nombre multiplié d'observations, l'*experimentum crucis* enfin réalisé, finissent par faire le tri entre les interprétations viables et celles qui ne le sont pas. Malgré une évidente volonté d'objectivité, le scientifique qui prend position dans les médias est partie prenante de cette lutte acharnée, comme il est l'héritier de certaines luttes passées. Ainsi pris dans son histoire personnelle, celle de son espace social, celle du champ scientifique en général et celle de son champ disciplinaire en particulier, il est objectif en toute subjectivité. Il n'y a pas ni objectivité absolue ni « vérité naturelle »¹. Le scientifique parle toujours en son nom, en tant que sujet singulier.

On ne compte plus le nombre d'émissions de vulgarisation scientifique qui tentent de nous faire partager les dernières découvertes, les dernières avancées technologiques, les éventuels changements de paradigmes. Mais les sciences sont hyperspécialisées. Leurs idiomes ne restent accessibles qu'aux initiés (Bourdieu, 2001). Il est rare qu'un biologiste ait les outils conceptuels et techniques, tout simplement la culture, lui permettant de juger du travail d'un géophysicien, et vice versa. Il en résulte que chaque champ disciplinaire jouit d'un certain degré d'autonomie vis-à-vis des autres (Bourdieu, 1997). Il n'échappe jamais complètement aux contraintes du macrocosme, mais dispose d'une autonomie partielle, plus ou moins marquée.

La politique d'un champ dépasse en outre la bonne volonté du chercheur singulier. La question se pose de savoir si celui-ci choisit de traduire sa pensée ou ses travaux en actes politiques. Le choix de son objet d'étude est souvent

1. Ce dont nous nous doutions déjà étant donné que les deux termes sont antinomiques. La vérité est une connaissance reconnue comme juste, conforme à son objet et possédant à ce titre une valeur absolue, ultime. Kant disait qu'elle était « l'accord de la pensée avec elle-même, considérant la forme et la cohérence de la connaissance ou de son expression, indépendamment de son contenu, de toute observation du monde ». D'autres supposent que la seule vérité est celle de Dieu. On l'aura compris, la vérité est subjective. La nature désigne cet ensemble de l'univers qui est le lieu, la source et le résultat de phénomènes matériels indépendants de l'activité et de l'histoire humaine. Claude Bernard dans son *Principe de médecine expérimentale* précisait que la science s'occupait, non pas de vérité, mais de réalités naturelles. Le terme de réalité est tout aussi ambigu d'ailleurs puisque l'Homme ne peut s'extraire de lui-même pour objectiver ce qui l'entoure. La réalité est donc également subjective.

déterminé par la nécessité d'acquérir du crédit scientifique auprès de ses pairs. Ceci s'opère soit en travaillant sur un sujet « à la mode », soit en créant de nouveaux paradigmes ; cette dernière solution étant *a priori* difficilement décidable, la première, souvent, prévaut. Le chercheur est dépossédé de ses travaux lorsqu'ils sont publiés. Son raisonnement et ses résultats sont repris par ses pairs. C'est à ce compte seulement qu'ils peuvent être crédités, augmentant son capital de crédit scientifique et, avec lui, sa capacité à influencer sur la politique de son champ. Le chercheur est donc rarement en mesure de décider si sa nouvelle théorie servira à améliorer la puissance de destruction d'une arme nucléaire ou à renforcer la résistance des matériaux servant à construire des immeubles parasismiques. Pourrait-il, de toute façon, s'abstenir de la publier puisque sa carrière, et de plus en plus souvent son salaire, en dépendent ?

Cette brève introduction au fonctionnement du champ scientifique nous permet d'aborder la suite de notre propos débarrassés d'un certain idéalisme quant à la mesure d'objectivité possible en sciences. La problématique corollaire à celle de l'objectivité est celle de la responsabilité. Les scientifiques peuvent-ils être tenus pour responsables, individuellement et/ou collectivement, des idéologies qui peuvent prendre corps autour d'une hypothèse, d'une découverte, d'une théorie scientifique ?

Dans son roman *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, publié en 1818, Mary Shelley interroge la responsabilité du scientifique vis-à-vis de ses créations. Le savant Frankenstein réussit à insuffler la vie à une créature qu'il a assemblée de toutes pièces. Effrayé par la monstruosité de sa création, il refuse d'en assumer la responsabilité. La créature, désespérée par la solitude dans laquelle sa condition inhumaine la plonge, le poursuit d'une haine vengeresse. Acculé, Frankenstein s'engage dans une traque à mort à l'issue incertaine. Bien qu'écrite au début du XIX^e siècle, cette trame fantastique illustre parfaitement les angoisses que la Science peut inspirer, et notamment vis-à-vis de la responsabilité, ou plutôt de la possible irresponsabilité des scientifiques. Frankenstein est-il responsable de la création du monstre ? Nous serions tentés de répondre oui, dans la mesure où, il l'a seul décidé et mis en œuvre. Nous serions tentés de répondre non, dans la mesure où, il ne savait pas que c'était un monstre qu'il créait. Le terrifiant dans cette histoire est que le savant Frankenstein a conçu un système autonome qui, du fait même de son autonomie, lui échappe. Cet exemple peut nous aider à discuter de la question de la responsabilité des scientifiques aujourd'hui.

Sans chercher à parfaire l'analogie, nous pouvons considérer que le champ scientifique est un système autonome que le chercheur singulier contribue à créer alors que ses finalités lui échappent. Un monstre pourrait-il être créé par des centaines de savants dispersés de par le monde, qui, du fait même de leur spécialisation, n'auraient pas conscience de participer à la création d'un tel monstre – l'un travaillant sur la structure interne de l'oreille, l'autre sur la cornée,

l'autre sur la pousse des ongles ou des cheveux ? Ceci ne semble possible qu'à être orchestré par un maître d'œuvre capable de coordonner l'action des différents champs disciplinaires concernés.

Pierre Bourdieu soulignait que rien n'est plus difficile, voire impossible à manipuler, qu'un champ. Il se structure par le combat d'idées, l'opposition de forces antagonistes. Ceci engendre nécessairement des lieux de pouvoirs et de contre-pouvoirs. Il suffit de considérer qu'un chercheur singulier défend son crédit scientifique, mais aussi celui de son école de pensée, mais encore celui de sa discipline, pour comprendre que les interactions mises en jeu sont complexes. Bourdieu disait que « les chances qu'un agent singulier a de plier les forces du champ à ses désirs sont proportionnées à sa force sur le champ, c'est-à-dire à son capital de crédit scientifique ou, plus précisément, à sa position dans la structure de la distribution du capital ».

Il ajoutait cependant que « ceci est vrai sauf dans les cas, tout à fait exceptionnels, où, par une découverte révolutionnaire, propre à mettre en question les fondements mêmes de l'ordre scientifique établi, un scientifique redéfinit les principes mêmes de la distribution du capital, les règles mêmes du jeu ». Il s'agit alors d'imaginer que le savant Frankenstein, ayant réussi une révolution scientifique incomparable, devient l'idole et le maître à penser d'une génération de chercheurs. Suffisamment entouré, il acquiert les moyens d'imposer une idéologie à un champ disciplinaire, voire au champ scientifique entier. L'histoire apparaît tirée par les cheveux. Elle a cependant des analogues historiques dans d'autres domaines, ce qui nous invite à la vigilance. Il est intéressant ici de rappeler la mauvaise expérience de l'Union Soviétique avec le pseudo-biologiste Lyssenko. Chouchou de Staline, il réussit à imposer sa vision de la biologie, tout aussi fantaisiste qu'archaïque, et à étouffer le développement de la recherche en génétique, discipline alors en pleine expansion dans le bloc de l'Ouest mais jugée trop « bourgeoise » (cf. p. ex. Kroh, 2009). La mainmise de Lyssenko sur son champ disciplinaire eut des conséquences désastreuses, tant du point de vue de la recherche, qu'il a rendu exsangue, que du point de vue de la productivité agricole des kolkhozes, qui en fut terriblement affectée.

Il est à supposer que toute tentative de gestion monolithique et autoritaire du champ scientifique doive inexorablement mener à son agonie, parce qu'elle affaiblit les tensions internes nécessaires au débat d'idées et au maintien de la créativité. Le champ scientifique ne peut avoir pour finalité aucune idéologie politique. Il ne peut, en fait, avoir aucune finalité. Il n'a pas non plus de moralité. Il ne peut qu'être guidé par un idéal, celui du progrès de la connaissance. Le débat d'idées, les écoles de pensée, la spécialisation et l'autonomie des différentes disciplines en font un système nécessairement complexe dont les émergences ne renvoient à la responsabilité d'aucun scientifique, ou groupe de scientifiques, en particulier.

Si nous ne pouvons pas demander aux scientifiques d'être responsables des productions théoriques ou pratiques que la science engendre, pouvons-nous leur demander d'être responsables des discours qu'ils tiennent sur la science vis-à-vis de leurs concitoyens ? Afin d'illustrer les enjeux soulevés par cette question, prenons l'exemple du tremblement de terre de L'Aquila et du procès qui s'ensuivit.

Le 6 avril 2009, un séisme de magnitude Mw 6.3 ravagea la ville italienne de L'Aquila et les villages alentours, faisant plus de trois cents morts, mille cinq cents blessés et laissant soixante-cinq mille personnes sans abri (ICEF Final Report, 2013). La sismicité ne faisait que s'intensifier depuis plusieurs mois et, quelques jours plus tôt, un séisme de magnitude 4 avait fortement secoué la région. La population était alors en proie à une forte angoisse alimentée par les déclarations de M. Giuliani, ancien technicien de l'Institut National de Physique Nucléaire de L'Aquila qui, ayant observé une augmentation de l'émission de radon, en déduisait la survenue imminente d'un séisme important (Kerr, 2009). Ceci avait conduit les politiques à organiser, le 31 mars, une réunion publique avec une commission de scientifiques. Il est dit que l'objectif affiché par les politiques était de rassurer la population. Les déclarations de Giuliani n'étant pas scientifiquement établies, l'état actuel des connaissances ne permettant pas aux scientifiques de prédire l'occurrence d'un séisme de plus forte magnitude, les coûts liés à une évacuation étant importants, il fut décidé de ne pas évacuer la population. Les habitants soutiennent que lors d'une telle crise la coutume populaire eût été de quitter les lieux. Certains disent avoir dérogé à la tradition à cause du discours à caractère scientifique qui avait été tenu par la commission, discours apparemment exagérément rassurant au vu des incertitudes de la situation. Ils furent surpris par le tremblement de terre, en pleine nuit, quelques jours plus tard. Les scientifiques furent condamnés le 22 octobre 2012 pour homicide par imprudence, désastre et lésions graves. La sentence fut exceptionnellement lourde – six ans de prison, interdiction d'exercer des responsabilités dans la fonction publique, versement de 9,1 millions d'euros de dommages et intérêts aux parties civiles, et remboursement des frais de justice ². La polémique enfla. Certains dénoncèrent un procès « contre la Science » ³. La rumeur courut que les scientifiques avaient été condamnés car ils ne savaient pas prédire les tremblements de terre. Nombre de géophysiciens signèrent des pétitions pour soutenir leurs collègues italiens. Une lettre de l'Académie des sciences française à l'Académie des sciences italienne témoigne du malaise

2. *leparisien.fr*, 22 octobre 2012, <http://www.leparisien.fr/faits-divers/seisme-de-l-aquila-sept-scientifiques-condamnes-a-six-ans-de-prison-22-10-2012-2255989.php>

3. *lemonde.fr*, 23 octobre 2012, http://www.lemonde.fr/planete/article/2012/10/23/des-scientifiques-denoncent-un-precedent-dangereux-a-l-aquila_1779733_3244.html

engendré par l'événement. Les réactions furent symptomatiques de la difficulté à répondre à cette épineuse question : de quoi les scientifiques sont-ils responsables dans une telle situation, et notamment vis-à-vis des politiques (cf. p. ex. Alexander, 2010 ou Thomas, 2013) ? Plutôt que de chercher à y répondre directement, nous nous attacherons, quant à nous, à montrer la discordance de la demande qu'il leur est adressée – statuer sur l'éventualité d'un séisme dévastateur – et de la réponse qu'ils sont en mesure d'apporter – de l'incertitude. La rumeur qui courut selon laquelle les scientifiques auraient pu être condamnés pour n'avoir pas su prédire le tremblement de terre, ne révèle-t-elle pas le fantasme que les scientifiques aient effectivement pu être capables de le prédire ?

Pour comprendre ce qu'il en est de la demande inconsciente adressée aux scientifiques, il n'est pas inutile de revenir au tremblement de terre qui dévasta Lisbonne en 1755 et dont les conséquences sociales, économiques et politiques furent largement documentées (cf. p. ex. Poirier, 2005). Lisbonne était alors l'une des trois grandes capitales européennes. Le séisme, suivi d'un raz de marée et d'un incendie, fit environ cinquante mille victimes.

Il est difficile de rendre compte des témoignages de ceux qui vécurent la catastrophe. L'événement surprit. Il fut vécu dans un état de frayeur et de sidération. Les victimes se dirent *a posteriori* incapables d'en faire un récit approchant de « la vérité ». Certaines rapportèrent le sentiment d'avoir été le jouet de la nature, comme si celle-ci était mue par une volonté d'anéantissement. Beaucoup parlèrent de leur sentiment d'abandon et de solitude face au spectacle de mort. Elles durent apprendre à « faire avec » l'expérience de cet indicible. Dans les heures qui suivirent le séisme, la foule fut prise de délires religieux. On rapporte également un cas de désobéissance civile : le roi ayant envoyé des cavaliers pour évacuer la ville, le peuple aurait répondu qu'il n'avait plus de roi et serait resté sur place. Au lendemain de la catastrophe, les autorités travaillèrent à rétablir un sentiment d'appartenance collective en organisant des processions religieuses, certaines pénitentielles. Ils donnèrent ainsi à la population l'occasion de partager un rite collectif et donnèrent le signe du rétablissement d'un ordre social. Un nouveau saint patron, le jésuite Saint-François de Borgia, fut désigné pour protéger la ville des tremblements de terre. Dans les années qui suivirent, la catastrophe vint nourrir une âpre bataille politique entre pouvoir temporel et spirituel. Les jésuites furent accusés de démoraliser le peuple en l'accablant de sermons culpabilisants et de vouloir le manipuler en agitant la menace d'un second tremblement de terre. Le père jésuite Malagrida, forcé à l'exil, déclara avoir été condamné parce qu'il s'opposait à la « pernicieuse doctrine qu'on [s'efforçait] de semer à la Cour et dans la ville, qu'il ne [fallait] pas attribuer le tremblement de terre à nos péchés et à la colère d'un Dieu vengeur des crimes, mais à des causes purement physiques et naturelles (Poirier, 2005) ».

Le désastre eut une résonance importante dans le monde des Lumières. Il

alimenta les débats sur la Providence et la responsabilité de l'Homme. Beaucoup virent dans la catastrophe l'expression du courroux divin. Pour les catholiques, Dieu punissait les habitants de Lisbonne d'un excès de luxe et de leur commerce avec les hérétiques. Pour les protestants, il punissait les excès sanglants de l'Inquisition, les rites fastueux et la vénération superstitieuse des icônes. Tous les croyants supposaient cependant que les hommes étaient, par le truchement de Dieu, collectivement coupables, et donc responsables, du désastre. Son caractère arbitraire se trouvait ainsi circonscrit, pris dans une logique impénétrable certes – comme peuvent l'être les voies de Dieu –, mais pris dans une logique tout de même et qui, en dernier lieu, avait figure humaine. Le fait que la catastrophe ait frappé indistinctement innocents et coupables, jeunes et vieux, femmes et enfants, ne manqua pas cependant d'en amener certains à s'interroger sur le bien-fondé de la logique divine. Les optimistes, à la suite de Leibniz et de Wolf, supposèrent que, puisque Dieu avait créé le meilleur des mondes possibles, le mal subi en un endroit devait servir le bien d'une autre manière. Leur théorie ne fut pas appréciée des théologiens qui se gardaient bien d'émettre une opinion sur la logique divine, acceptant *a priori* que celle-ci leur échappe. Voltaire en dénonça le potentiel cynique en écrivant *Candide*. Il disait, quant à lui, ne pas savoir comment concevoir les raisons du désastre et en accepter le caractère incompréhensible. Il conclut son poème sur le désastre de Lisbonne en s'exclamant : « Je suis comme un docteur ; hélas, je ne sais rien. » De son côté, Rousseau renvoyait les hommes à leur responsabilité : « Convenez que la nature n'avoit point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages... » D'autres cherchaient à comprendre les causes naturelles à l'origine du désastre. Ainsi le roi philosophe Frédéric II écrivait : « J'attribue tous ces phénomènes au principe que je suppose : je crois qu'il y a au centre de la Terre un feu élémentaire [...]; le grand foyer s'est trouvé précisément sous Lisbonne. La matière sulfureuse et salpêtrique dont le sol de ce pays est empreint a donné plus de nourriture à ce feu qui, par conséquent, a fait en cet endroit l'effet d'une mine qui saute. » Le roi philosophe précisait en préambule qu'en affaires de sciences, il s'agissait aussi de croire « au principe que l'on suppose ». Sa théorie, qui nous paraît farfelue aujourd'hui, fait pourtant écho aux théories acceptées à l'époque.

Aujourd'hui, face à la catastrophe, le raisonnement est souvent rousseauiste (Critique, 2012) : s'il n'y avait pas d'hommes là où se produisent les catastrophes, il n'y aurait pas de catastrophes... et pourquoi donc les hommes s'obstinent-ils à s'installer dans des zones à risque ? Et pourquoi donc les digues protégeant la centrale de Fukushima n'étaient-elles pas plus hautes ? Remarquons que les mécanismes inconscients qui fondent ce genre de raisonnement ne sont pas différents de ceux à l'œuvre à l'époque du tremblement de terre de Lisbonne. Il faut entendre que le cri qui s'élève est celui de l'Homme terrorisé par sa confrontation avec le non-sens de la nature, de la mort, de la destruction. À Lisbonne comme ailleurs, la catastrophe ébranle l'illusion selon laquelle l'institution est

en mesure de protéger l'individu de cette rencontre à caractère traumatique. C'est cette illusion de sécurité que donne le vivre ensemble qui fonde l'édifice social. À Lisbonne, le peuple n'accepte d'obéir au roi que tant qu'il croit que l'institution qu'il représente peut le protéger. Le désastre montre sa défaillance. À cette place laissée vide, les croyants ont tôt fait de mettre Dieu. L'inquiétude des politiques n'est pas dénuée de fondement lorsqu'ils supposent que les religieux se trouvent ainsi en mesure de manipuler le peuple.

La catastrophe naturelle est un événement que nous ne pouvons que subir. L'enjeu pour nous est donc d'en redevenir acteurs. En faisant l'hypothèse de Dieu, les croyants se supposent coupables de l'avoir déclenché par leurs péchés. Lorsqu'aujourd'hui nous nous accusons de nous être installés dans des zones à risque, de n'avoir pas construit une digue assez haute, nous nous rendons responsables du caractère dramatique de ses conséquences. Les deux solutions visent à rétablir l'illusion de notre maîtrise. Le croyant évite cependant de se confronter au non-sens traumatique de l'événement en supposant que Dieu en est l'arbitre. La société « scientifique » ne propose pas de mythes collectifs permettant un tel arbitrage. En l'absence de dogme de la « faute collectivement partagée », se pose alors la question complexe de déterminer qui, dans les maillons de la chaîne humaine, peut donc être responsable.

Le scientifique tente de circonscrire le non-sens de la nature en l'attrapant dans les rets de la connaissance. Ainsi le roi philosophe ne se posait plus la question de l'injustice de la mort de milliers de gens, mais celle de savoir si le sol était plus ou moins empreint de matières sulfureuses. La méthode scientifique est d'aborder les phénomènes naturels de manière à les rendre quantifiables. Pour cela, ils sont envisagés par morceaux. Le biologiste ne cherche pas par exemple à décrypter le secret de la vie mais à comprendre le fonctionnement des cellules organiques. Le physicien cherche à réaliser des expériences dont il maîtrise les paramètres pour tester ses théories avant de les extrapoler à des systèmes naturels plus compliqués. Dans un problème scientifique bien posé, le non-sens peut se résumer à frapper d'incertitude tel facteur physique agissant sur tel processus dans telles conditions. Ainsi le physicien pourra dire, par exemple, que tel objet qui chute impactera le sol dans trente secondes, avec une incertitude de plus ou moins trois secondes. L'illusion peut naître alors que le non-sens est quantifiable malgré tout et qu'il suffirait d'avoir accès au bon morceau de savoir pour s'en abstraire. L'illusion peut naître aussi que le scientifique puisse en maîtriser les lois. La science défaille à appréhender un phénomène naturel dans son ensemble. Si aujourd'hui nous comprenons mieux certains processus à l'œuvre dans les tremblements de terre, nous ne sommes toujours pas capables de les prédire. La croyance vient se lover en cette faille du savoir qui nous confronte au non-sens traumatique de la nature dont nous ne pouvons, parfois, que subir la loi.

La science tend à objectiver le monde en une langue universelle qui exclut

l'expérience singulière de l'individu. Ce n'est pas son affaire que de proposer des dogmes à celui qui se trouve confronté à l'expérience du non-sens de la maladie, de la disgrâce esthétique, de l'infertilité, etc. La science n'est ni une religion, ni une spiritualité. Elle ne peut que nous donner des explications sur des morceaux épars de l'univers. La responsabilité des scientifiques aujourd'hui est peut-être de prendre acte de cela dans leurs discours. Leur position est difficile puisque, nous l'avons vu, les demandes que nous leur adressons ne sont pas sans ambiguïté. Si en tant que système, la Science ne peut fonctionner qu'à construire et détruire sans cesse de nouvelles idéologies, elle ne peut avoir pour but de soutenir aucune idéologie politique. Remarquons que l'écologie est une idéologie qui fonctionne aujourd'hui sans doute parce qu'elle défend un dogme grâce auquel nous avons l'impression de partager collectivement une responsabilité vis à vis de notre environnement naturel et avons ainsi l'impression de mieux le maîtriser.

Maud H. DEVÈS
27, rue Charlot
75003 Paris
maud.deves@gmail.com

BIBLIOGRAPHIE

- P. BOURDIEU, *Langage et pouvoir symbolique*, Éditions Fayard, 2001.
- P. BOURDIEU, *Les usages sociaux de la science : pour une sociologie clinique du champ scientifique*, Éditions Quae, 1997.
- A. KROH, *Petit traité de l'imposture scientifique*, Éditions Belin, 2009.
- R. A. KERR, *After the Quake, in Search of the Science — or Even a good Prediction*, Science, vol. 324, p. 322, 17 Avril 2009.
- leparisien.fr, 22 octobre 2012, <http://www.leparisien.fr/faits-divers/seisme-de-l-aquila-sept-scientifiques-condamnes-a-six-ans-de-prison-22-10-2012-2255989.php>
- lemonde.fr, 23 octobre 2012, http://www.lemonde.fr/planete/article/2012/10/23/des-scientifiques-denoncent-un-precedent-dangereux-a-l-aquila_1779733_3244.html
- D. E. ALEXANDER, The L'Aquila Earthquake of 6 April 2009 and Italian Government Policy on Disaster Response. *Journal of Natural Resources Policy Research*, 2:4, 325-342, 2010. DOI: 10.1080/19390459.2010.511450.
- T.H. JORDAN, Lessons of L'Aquila for Operational Earthquake Forecasting, *Seismological Research Letters*, vol. 84, p. 4-7, 2013.
- J.-P. POIRIER, *Le tremblement de terre de Lisbonne 1755*, Édition Odile Jacob, 2005.
- Ouvrage collectif, Penser la catastrophe. *Critique*, vol. 8-9, n° 783-784, 2012.

Maud H. Devès – *La science pour arbitre?*

Résumé : La science a aujourd’hui un impact majeur sur beaucoup de grandes questions de société. Nous nous interrogerons sur la place que nous accordons à la parole du scientifique. Pour cela, nous reviendrons sur l’idéal d’objectivité et sur l’épineuse question de la responsabilité. Notre propos sera illustré par la discussion de textes littéraires et de faits historiques. Nous nous attacherons, tout particulièrement, à décrypter les réactions engendrées par la catastrophe naturelle, qui comme le récent procès de l’Aquila l’a démontré, ne sont pas sans ambiguïtés.

Mots-clés : Science – Objectivité – Responsabilité – Catastrophe – Croyances.

Maud H. Devès – *Science as Arbitrator ?*

Abstract : Science has an enormous influence over many social issues today. This article examines the role we attribute to scientists’ contributions to these debates. We will re-examine the question of objectivity as an ideal and that, more controversial, of responsibility. Our exploration of these matters will be fuelled by a discussion of literary texts and historical facts, and, more particularly, we will endeavour to decipher reactions in the wake of natural catastrophes, which, as the recent Aquila trial has shown, are not without ambiguity.

Key-words : Science – Objectivity – Responsibility – Catastrophe – Beliefs.